

Contacts de cultures, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique. - Sous la direction de H. MENARD et R. PLANA-MALLART. - Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, 2013. - 149 p. - (Collection « Mondes anciens », ISSN : 2260.3980) - ISBN : 978.2.36781.030.0

Ce volume, dédié à la mémoire de Jean-Luc Fiches (†12/12/2012), constitue les actes d'une journée d'étude tenue en 2012 à Montpellier. Les auteures y font part de leur volonté de ménager une rencontre transdisciplinaire entre histoire et archéologie. Sont-ce là deux disciplines autonomes ? On peut en douter avec Ph. Boissinot (p. 15b) ; transdisciplinarité il y a néanmoins lorsque le même Ph. Boissinot fait appel à des notions philosophiques.

On notera que leur avant-propos s'adresse au moins autant à l'AERES qu'à tout autre lecteur savant : il vise d'abord et par-dessus tout à situer ce travail dans l'histoire de deux unités de recherches et, en particulier, de deux axes thématiques mis en avant dans les projets quadriennaux respectifs, à rappeler leurs activités « produisantes » (« fructueuses », est-il souligné p. 12) et leurs apports, sans oublier la mention valorisante d'un LABEX et autres mots « sésames » : transdisciplinarité, par exemple. Bref, il témoigne parfaitement de l'embaillonnement de la vie universitaire par les rets d'une administration de la recherche qui exige toujours plus d'adhésion à sa formalisation croissante.

Toujours dans l'avant-propos, les auteures se réclament (sans autre précision) de la psychologie sociale, ainsi que de F. Barth et J.-L. Amselle, pour leurs réflexions sur l'ethnicité comme produit d'une construction identitaire, indissociable à ce titre de stéréotypes qui permettent d'asseoir la définition dialectisée de l'identité et de l'altérité. Elles incitent d'ailleurs à distinguer le stéréotype du cliché ou du lieu commun, mais n'approfondissent pas autrement la distinction dans ces quelques pages ; et les auteurs invités ne font pas toujours cet effort.

Le riche article de L. Pernet sur la typologie des armements celtes (mais aussi pergaméniens et séleucides) et l'exactitude de leurs représentations au cours du III^e s., d'un grand intérêt pour l'historien et l'archéologue à vingt-trois siècles de distance, aborde *in fine* la question du stéréotype et de la représentation de l'altérité : des monnaies romaines de 206-200 commémorant des victoires directes de Rome sur les Celtes, antérieures aux dernières représentations pergaméniennes (datées par L. Pernet des années qui suivent le siège de Pergame en 190), procèdent-elles d'un glissement vers le stéréotype comme leurs cousines étoliennes ? Elles en sont clairement indépendantes, brochant sur un thème très romain (les Dioscures au revers). Mieux vaudrait peut-être parler d'*emblèmes* devenus stéréotypes.

À cet article répond et fait plusieurs fois écho la très remarquable étude à quatre mains de Ch. Parisot-Sillon et A. Suspène sur « le stéréotype dans la communication monétaire à la fin de la République romaine »¹ (peut-être aurait-il mieux valu les associer dans la composition du recueil ?). Après une pénétrante introduction historiographique (en arrière-plan, la question – qui reste implicite ici – de la « propagande monétaire ») et en exploitant finement une dizaine d'émissions monétaires romaines, les auteurs montrent que Rome, à partir de la fin du II^e s. av. J.-C., tente de constituer aussi vite que possible un nouvel ethnotype du barbare, qui puisse s'appliquer aux nouvelles populations auxquelles elle a affaire (Ligures, Thraces, Celtes et, plus tardivement, Hispaniques), lesquelles représentent un

1. p. 49-61.

réel danger militaire (de sanglantes défaites en témoignent). Les élites romaines visent ainsi à constituer un cadre iconographique et interprétatif global, qui soit un support efficace à leur communication politique par le biais de la monnaie, peut-être à destination des citoyens soldats et en tout cas dans le cadre d'un système impérialiste et aristocratique. On regrettera tout juste que les deux auteurs effleurent seulement la question importante du rôle dialogique de « l'Autre » dans la construction de sa propre représentation stéréotypée comme contremodèle et qu'ils emploient l'adjectif « stratégique » là où *tactique* aurait dû s'imposer (p. 53b).

Entre les deux, l'exposé de É. Perrin-Saminadayar sur les « Ambassades grecques [en réalité athéniennes] à Rome »² aborde le sujet, pourrait-on dire par la stéréoscopie : il montre que ces gens-là ressortissent de chaque bord au même milieu social et culturel.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée au concept d'hellénisation et, plus généralement, aux questions d'acculturation et aux stéréotypes que charrient les études qui en parlent.

Dans une intervention assez *mainstream* sur « la pesanteur du concept d'hellénisation en Gaule méditerranéenne »³, R. Roure montre clairement que l'on ne peut pas parler d'hellénisation de cette région : le terme a en particulier l'inconvénient d'occulter la part des Étrusques et des Phéniciens (puniques) dans les « appropriations culturelles » (M. Bats) ou les « réceptions actives » (P. Gros), trop complexes pour répondre à ce terme : le concept n'y est donc pas opératoire. On est plus dubitatif devant la présentation des stéréotypes prêtés aux Anciens sur la relation entre Rome, Marseille et les Gaulois (les Romains sont loin d'éprouver une admiration univoque pour la culture grecque, et on s'étonne de lire qu'« il est délicat de déterminer si la caractérisation et

la stigmatisation des différences [entre barbares et Grecs par ces derniers] s'accompagnent d'un jugement sur l'infériorité des peuples barbares et la supériorité du peuple grec » : même si la thèse de Hyun Jin Kim⁴ doit être prise avec distance et prudence, elle apporte suffisamment d'éléments pour que, sur la masse, le doute ne soit guère permis). Pour les stéréotypes modernes, R. Roure en étudie trois : celui de la supériorité évidente du modèle grec sur tout autre ; le cliché symétrique de la barbarie foncière des Gaulois ; celui, qui en découle, d'une aspiration spontanée des barbares gaulois à l'action civilisatrice des Grecs. Avec un bref, mais salutaire, coup de griffe contre la mode du « métissage » (p. 68a). Cela dit, les exemples pris datent tous un peu (de 1733 à 1908, sauf erreur) et, déjà, ce ne sont plus nos collègues. Le lecteur qui serait porté au doute ne ressort donc pas pleinement convaincu de la prégnance actuelle de ces stéréotypes, affirmée en conclusion.

A. Esposito étudie « le stéréotype au prisme du banquet grec »⁵. Plus précisément, elle étudie le cas des Cénobites de Grande Grèce, pour lesquels on a mis en évidence au moins deux systèmes de pratiques de banquet. Comme R. Roure, elle part d'un tour d'horizon des stéréotypes anciens, grecs en l'occurrence, avant d'affiner sa réflexion. Sur ces stéréotypes anciens, je me demande (et l'objection dépasse très largement le cadre de cet article) si on fait assez la part du *genre* (littéraire ou pictural) et des perspectives qu'il induit : un travail d'anthropologie de la France qui s'appuierait sur Rabelais, les Contes de La Fontaine, A. Blondin, F. Dard et *Les Tontons flingueurs* n'arriverait-il pas sur les pratiques de table à des conclusions comparables à celles qui s'appuient ici sur Aristophane, la littérature de banquet et les céramiques peintes (à ceci près que « l'ivresse

2. p. 39-48.

3. p. 65-75.

4. HYUN JIN KIM, *Ethnicity and Foreigners in Ancient Greece and China*, London 2009.

5. p. 77-89.

française » apparaîtrait avec ces sources comme un moment, non pas d'ivresse maîtrisée, mais que le vrai « mâle français » sait circonscrire drastiquement dans le temps ; la dernière vignette d'une aventure d'Astérix, p. ex.) ? Quoi qu'il en soit, A. Esposito souligne ce point pertinent à son entreprise que, dans (une part au moins de) l'imaginaire grec, les populations coloniales (on peut donc de nouveau utiliser ce terme, que je croyais totalement *out*, ringardisé ?), occidentales, sont perçues et dénoncées comme un ramassis de grands buveurs devant l'Éternel, adonnés de ce fait à une déplorable *tryphè*. Après un long exposé général sur la représentation du banquet dans le monde grec en général, l'auteure montre qu'en fait de « démesure occidentale », on a affaire à des pratiques différentes, aux significations différentes, et qui incluent d'ailleurs volontairement des femmes en fonction de ces finalités différentes, liées à un milieu aristocratique.

Tous les étudiants (et nombre d'enseignants chercheurs) devraient lire l'étude d'A. Baralis sur « hellénisation et déhellénisation dans l'espace pontique »⁶ pour se pénétrer de ce que, bien souvent, les vérités imprimées, répétées et diffusées de seconde main ne sont que le produit de l'état momentané des connaissances... et des erreurs d'interprétation (en voir un exemple à la fin de ce compte-rendu). Aussi, la question, très complexe (et probablement infiniment variée), des relations entre colons grecs et populations locales a-t-elle donné lieu depuis un siècle à des visions et des conclusions différentes, qu'A. Baralis retrace très clairement. À condition d'avoir atteint un certain âge, nous avons tous eu un jour à subir une conférence ou parcourir un article sur les théâtres romains qui étaient « en réalité » roumains, les monnaies grecques qui étaient « en réalité » albanaises ; et, en l'occurrence, il s'agit des Thraces qui ne sont autres que les passeurs lointains d'une

immémoriale identité bulgare... À partir de quatre exemples, Thasos, Héraclée du Pont, la Colchide et le nord du Pont-Euxin, ce qui aurait pu donner lieu à un fastidieux catalogue devient l'occasion de mettre en lumière de manière claire et précise des enjeux historiographiques et idéologiques : l'École française d'Athènes et la prégnance de ses références culturelles ; la grande sottise des optiques nationalistes, ici grecque et bulgare ; la perspective marxiste et son indifférence à la sociologie culturelle, traitée (et maltraitée) comme un argumentaire d'appoint dont les critères se plient aux besoins de chaque démonstration ; sans oublier les rivalités institutionnelles.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée au concept de romanisation. Feu J.-L. Fiches chemine une dernière fois dans le dédale des discussions sans fin sur la pertinence de ce concept⁷. M. Reddé⁸ reprend cette question à partir d'un point chronologique relativement précis : le moment où les agglomérations du nord et de l'est de la Gaule deviennent des « villes romaines ». Les fouilles les plus récentes montrent que le processus est plus graduel et plus tardif qu'on ne l'avait longtemps cru. De même, fait-il remarquer dans un second temps, le modèle de la *villa*, à en juger par l'exemple de l'est de la Gaule, s'est développé plus tardivement et sur des espaces d'abord plus limités qu'on ne l'avait d'abord pensé. Il souligne brièvement la persistance des monnayages gaulois sous le règne d'Auguste, voire de Tibère (pour leur circulation). Il conclut en appelant à s'interroger sur la pertinence réelle de tel indice matériel pour mesurer vraiment un processus d'acculturation et rappelle que ce sont, en Gaule, des processus lents et pas forcément linéaires.

6. p. 91-106.

7. « La romanisation : pourquoi pas ? », p. 111-115.

8. p. 117-128.

M. Sebaï procède à un examen des « images saturniennes dans la constitution des identités religieuses africaines sur quelques stèles d'Afrique romaine »⁹. Elle commence par rappeler que la question identitaire sature d'abord et avant tout le débat politique et culturel de la France contemporaine, et qu'il faut aborder la question des identités antiques avec souplesse et sens de la fluidité des choses humaines. On regrettera juste que (comme M. Reddé), elle reprenne sans distance le cliché d'une matrice colonialiste du concept de romanisation, dont personne ne semble se rendre compte que c'est historiquement erroné : le terme n'est pas (du tout) né en contexte colonial¹⁰. Et écrire à propos de Melville Herskovits que son concept d'acculturation « vise à guider les populations jugées primitives à assimiler et à adopter la culture dominante » est (pour rester modéré) des plus réducteurs. De la comparaison de six reliefs, il ressort néanmoins que les représentations de Saturne, assez stéréotypées quand on les met en série, constituent pourtant une collection esthétiquement originale, en ce qu'elles s'affranchissent des diverses traditions iconographiques (y compris romaine) pour mieux « coller » aux gestes du rituel romain. Le Saturne africain n'est pas un pot pourri de traditions accolées, mais bien le reflet d'une culture vivante, qui a élaboré de nouvelles formes, de nouvelles normes à leur contact. Bel exemple, ajouterais-je, d'une des modalités possibles de l'acculturation.

M. Bats clôt ce recueil par des « réflexions finales »¹¹ où, passant en revue comme je viens de le faire les différentes interventions, il s'applique

à approfondir les notions de stéréotype et les modalités de l'acculturation.

Ces actes, moins hétérogènes que ne le veut souvent la loi du genre, constituent donc un ouvrage très utile, dont certains articles devraient être cités maintes fois et servir de repère en maints travaux¹².

SERGE BARDET

9. p. 129-141.

10. Voir S. BARDET, « La romanisation, une notion chargée d'idéologie ? Réflexions sur une idée courante » dans S. DE BEAUNE éd., *Écriture de l'histoire et de la préhistoire d'hier à aujourd'hui* (Lyon III/CNRS, mai 2008), Paris 2010, p. 210, n. 5 en particulier.

11. p. 145-149.

12. Un simple relevé de coquilles au fil de la lecture : p. 19b, §2, l. 22 : « données inappropriés » ; p. 34a, l. 12 : « ils sont enfouies » ; p. 41a, §2, l. 13 : « il allaient » ; p. 41b/42a : « c'est encore [à manquer] un philosophe que [...] on confia le soin de représenter la cité » ; p. 45b l.7-9 : phrase incohérente en l'état ; p.70b/71a : « la génération actuelle [...] ne projettent pas » ; p. 98b, 2.3.1, l. 11 : « se faisant » ; p. 112b, §4, dern. l. : « soit-disant ».